

Quelques publications récentes ont retenu notre attention. Tout d'abord le bel ouvrage *La Burda du désert* paru en 2015 aux Éditions Science sacrée, dans la collection Sumbul. Le maître d'œuvre est M. Muhammad Vâlsan, qui signe le Prologue et des « Considérations exégétiques » s'étendant sur LXX pages (p. 83 à 153)⁽¹⁾. Le volume contient une trentaine de tableaux exécutés par une certaine Faïza Tidjani qui fut présentée au fils de notre maître par une amie commune, la « poétesse, traductrice et chercheur en soufisme » (?) Touria Ikbâl. De M. Vâlsan, il est dit, le plus sérieusement du monde, qu'il « poursuit l'œuvre de son père »⁽²⁾, qu'il est un « connaisseur avisé des divers textes sacrés⁽³⁾ [...] investi dans le dialogue inter-religieux et participant à de nombreuses conférences internationales » ; bref, la totale. À la fin de l'ouvrage, une photographie de lui est, à elle seule, un véritable tableau : beau gosse, sourire charmeur, micro à la main, il exerce (comme toujours) l'attraction irrésistible d'un chanteur de raï sur des femmes fascinées, en l'occurrence « Faïza et Touria ». Si la prose de l'auteur est quelque peu tape-à-l'œil, pour ne pas dire franchement mirobolante, le ton est volontiers lyrique. Voici quelques extraits : « L'œuvre [...] est un chant, une résonance primordiale, une escapade vers le splendide et le merveilleux [...] Le monde s'enchant, et l'œuvre se fait lumière et nous en sommes nous-mêmes éblouis » (p. 71) ; et sur la quatrième de couverture : « Faïza Tidjani et Touria Ikbâl entraînent le visiteur du livre dans un univers fascinant où l'imaginaire s'avère réalité pure⁽⁴⁾ et où l'évocation devient invocation (?). Grâce à sa fine connaissance de la spiritualité islamique, Muhammad Vâlsan relève [...] quelques traces fugitives de leurs pas et donne un bel éclairage initiatique à leurs images subtiles. » M. Vâlsan aurait tout de même pu éviter de mêler les initiations sacrées et, davantage encore, le nom de son père, à un pareil charabia !

Ensuite, le dernier numéro de *Vers la Tradition*, publication qui se présente à nouveau comme une « Revue d'Études Traditionnelles », titre qui indique qu'elle entend s'inscrire dans la continuité de celle qui, durant ses heures de gloire, bénéficia de l'appui et de la colla-

(1) Un point mérite d'être relevé. Une fois de plus, l'auteur déclare qu'il ne parlera pas en profondeur « cette fois », se contentant de « suggérer des pistes de réflexion qui pourront s'avérer utiles le moment venu ». Gageons que ce bon moment se situe selon toute vraisemblance... quelque part après le décès de Charles-André Gilis.

(2) Ce qui confirme la signature des exégèses : Muhammad ben Mustafâ Vâlsan. Ben ? Pourquoi pas ibn ?

(3) Le mot « des » suggère qu'il s'agirait de l'ensemble des textes ! Excusez du peu.

(4) Nous sommes loin de partager cet enthousiasme. Mal définie (une sorte de gris-rougeâtre), la couleur de la couverture est déprimante, pour ne pas dire sinistre.

laboration de René Guénon. Cette prétention (à notre avis infondée) implique une responsabilité et des obligations. Serait-ce trop demander aux collaborateurs actuels, non seulement de lire ce qui s'écrivait à l'époque, mais peut-être aussi de s'en inspirer ? Deux études concernent la tradition pythagoricienne : celle de M. Léon Lieudat sur *Les corps platoniciens* et celle de M. Marc Férel : *Considérations sur la vie et l'enseignement de Pythagore*. Ni l'une ni l'autre ne font la moindre référence aux écrits et aux publications de M. André Raeymaeker en dépit du fait que celui-ci — et M. Férel ne peut l'ignorer — est, de très loin, le meilleur connaisseur actuel du Pythagorisme. Sa mise à l'index tiendrait-elle au fait qu'il est de nos amis ? Citons aussi le compte rendu, en tous points excellent, de M. Jeff Kerssemakers dans le dernier numéro de *Vers la Tradition*. En revanche, il est fâcheux qu'il ait jugé nécessaire (sur un site internet) d'exprimer des réserves relatives à notre dernier ouvrage sur René Guénon. À vrai dire, elles ne nous ont pas surpris outre mesure, car M. Kerssemakers a de tous temps éprouvé à notre égard une sorte d'hostilité instinctive, pour ne pas dire viscérale⁽⁵⁾, qui l'a poussé, au lendemain de la mort de notre maître commun, à reprendre à son compte les critiques arbitraires d'Oswen de Lorgeril, formulées uniquement pour des raisons d'ordre familial sans aucun rapport avec le contenu des textes que nous nous proposons de publier ! Sur le même site internet, des critiques analogues ont été formulées par M. Jean Foucaud. Cet auteur semble frappé d'une étrange amnésie, car il nous doit tout, y compris son entrée en islâm⁽⁶⁾.

Mentionnons encore la nouvelle édition du *Règne de la quantité* réalisée par les Éditions Gallimard. Elle comporte plusieurs inédits : un texte liminaire annonçant la création d'une Fondation René Guénon (à l'initiative de laquelle on doit la parution de l'ouvrage) auquel s'ajoute, en fin de volume une Note et une Annexe. Celles-ci sont anonymes, tout comme l'illustration qui figure sur la couverture. Le commentaire, qui a été donné de cette réédition sur un site internet, est également anonyme, ce qui ne veut pas dire qu'il le soit entièrement pour nous. Un de ses auteurs, décédé depuis, dénonce « le style assez pompeux et approximatif de l'annexe et de la note ». À propos de la couverture, il déclare qu'elle est « hideuse dans son ensemble : un personnage torturé, tordu comme un bonzaï, se tient hébété au milieu de caractères fantaisistes en désordre, qui l'entourent et qui semblent lui avoir donné le torticolis, à force de se pencher pour chercher en vain dans quel sens ils pourraient être déchiffrés ». Quelle mouche a pu piquer les Éditions Gallimard, ordinairement mieux inspirées ? et pourquoi cette nouvelle injure faite à l'œuvre guénonienne ?

Le texte liminaire, qui relève de la responsabilité des enfants de René Guénon, est un tissu d'incohérences : elle présente l'édition comme « définitive » (p. 7) tout en demandant à ceux qui « seraient en possession de documents originaux de la main de René Guénon » de prendre contact avec eux (p. 10) ; d'autre part, elle « déclare expressément n'être liée à aucune religion particulière, ni à aucun mouvement, école, groupe ou parti, quels qu'ils soient » tout

(5) Tempérée, en certaines occasions, par des retournements tout aussi inexplicables au gré de ses humeurs et de ses fantaisies.

(6) Pour ne rien dire de la patience qu'il nous a fallu pour supporter ses essais poétiques ainsi que les téléphonages nocturnes de sa première épouse, à chaque fois qu'elle noyait ses chagrins dans l'alcool !

en demandant que les dits documents soient envoyés « Villa Fatma, rue Mohamed-Ibrahim » à un dénommé « Abd el Wahed Yehya ». Visiblement, les héritiers de René Guénon n'aiment pas être pris pour ce qu'ils sont et pour ce que leur père a voulu qu'ils soient. La raison de leur réticence s'explique sans peine si l'on tient compte d'une autre information donnée dans le commentaire : M. Jean-Pierre Laurant serait devenu « l'intermédiaire entre Gallimard et les héritiers, dont il est parvenu à beaucoup se rapprocher au fil des années. »

Le retour sur le devant de la scène de ce personnage (présenté sans vergogne dans l'ouvrage de M. Philippe Faure comme un « spécialiste reconnu »⁽⁷⁾ de René Guénon) n'est pas de bon augure. Rappelons que c'est lui qui, en 1973, avait suscité le fameux Colloque de Cerisy-la-Salle dans le but, à peine voilé, de porter atteinte à l'autorité de Michel Vâlsan ; lui aussi qui, dans un moment d'impudence et d'égarement, avait accepté de collaborer au troisième numéro des *Cahiers de l'Homme Esprit (sic)* sous la direction de Robert Amadou, représentant avéré de la contre-initiation ; lui encore qui, sous le titre : *René Guénon, une pensée de crise (resic)* écrivait à l'époque des sonnettes du genre : « Son œuvre est une arme symbolique [...] : un sabre de bois en remplacement du sabre de fer du Roi Dagobert pour nous remettre les idées à l'endroit »⁽⁸⁾. S'il se confirmait que ce sinistre individu bénéficierait aujourd'hui de la confiance des héritiers de René Guénon, on aurait toutes les raisons de s'inquiéter. Nous serions même en droit d'en faire une question personnelle, car cela fait aujourd'hui un demi-siècle⁽⁹⁾ que nous n'avons cessé, en vain, de les mettre en garde.

Il convient, tout d'abord, de rappeler ce principe : René Guénon s'étant volontairement abstenu d'exercer, sous quelque forme que ce soit, une fonction de guidance spirituelle, il s'imposait qu'un autre en assume la charge. Frithjof Schuon l'accepta le premier, ce qu'il fit avec l'accord de René Guénon ; mais ensuite il commit l'erreur de s'éloigner de lui, et même de le critiquer publiquement. Nul autre que Michel Vâlsan n'avait l'envergure pour le remplacer et il fallait bien faire en sorte que les héritiers légaux de René Guénon en soient informés. L'occasion se présenta pour nous au début de l'année 1971, au retour de notre premier pèlerinage. Nous nous rendîmes au Caire en compagnie de notre ami Christian Couvreur. Cette démarche fut couronnée de succès. Quelque temps plus tard Ahmad, le fils aîné, se rendit à Paris. Il logea chez nous et nous fûmes le seul témoin de la rencontre entre lui et notre vénéré maître qui eut lieu quelques jours plus tard devant sa maison d'Antony. Nous étions loin d'imaginer les remous et les intrigues qui s'ensuivirent, orchestrés principalement par Roger Maridort. Tous les moyens furent employés, même les pires, pour empêcher que ce rapprochement aboutisse. Comme toujours c'est l'œuvre guénonienne qui a pâti de ces manœuvres indignes. À la fin du volume intitulé : *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*⁽¹⁰⁾, Michel Vâlsan annonçait la parution prochaine d'un second recueil posthume : *Tradition primordiale et formes particulières*. Celui-ci n'a finalement pas pu paraître et personne n'a pris l'initiative de pallier cette lacune. Quel gâchis !

(7) Expression qui, lorsqu'il s'agit d'études traditionnelles, s'applique inmanquablement aux crétins et aux andouilles !

(8) Cf. p. 7.

(9) Très exactement depuis le début de l'année 1971.

(10) Cf. p. 468.

Il convient d'y insister : c'est la fonction doctrinale de notre regretté maître qui est méconnue de toutes parts, car elle dérange, et par conséquent insupporte. Cela est vrai notamment pour les Éditions Albouraq. Le sinistre trio qui la dirige voue à Michel Vâlsan une véritable haine. Sans crainte du ridicule, les Mansûr ont créé une collection qui s'intitule : *Je veux comprendre*, expression qui signifie en réalité : je voudrais bien comprendre, mais je n'y arrive pas. Cette collection vient de faire paraître un ouvrage d'un certain Slimane Rezki, stipendié par l'éditeur ; il s'intitule : *Le soufisme Réalité et caricatures*. Les lecteurs de M. Rezki, eux aussi, voudraient bien comprendre sa prose qui défie le plus élémentaire bon sens lorsqu'il mentionne, par exemple, les « gargouilles encerclant (*sic*) les églises » ; ou encore, quelques lignes plus loin, lorsqu'il écrit que l'œuvre guénonienne mène « non point comme certains l'ont pensé à une super *tariqah* ou à un ésotérisme plus, non, elle mène à la voie qui est unique dans ses fondements majeurs et sa finalité ». Espérons qu'à l'occasion d'une éventuelle réédition, ces lecteurs apprennent ce qu'il faut entendre par « ésotérisme plus » !⁽¹¹⁾

Mais, après tout, ce ne sont là que des imperfections formelles. Beaucoup plus inquiétante est la mise en cause de soi-disant « sous-groupes », « s'occupant de (?) Roi du Monde, de Pôle, de Califat universel, de magister (?)⁽¹²⁾ universel, de Centre du Monde » et qui, selon lui, feraient mieux de respecter déjà les « basiques (?) de l'exotérisme ». De tels propos sont indignes et témoignent de la morgue malveillante de l'auteur et de l'éditeur. Leur cible véritable n'est autre que René Guénon dont ils s'acharnent, non sans arrière-pensées, à dénigrer l'enseignement. Les Mansûr montrent ici leur vrai visage : celui de sectaires issus d'un chiisme dévié, adeptes des dérives les plus suspectes de la Franc-Maçonnerie moderne. Ce qui est visé en réalité n'est autre que la Tradition elle-même. L'auteur et l'éditeur sont des falsificateurs sans scrupules. Il convient de les dénoncer comme tels.

A. R. Y.

(11) Dans l'attente de cette éventualité, M. Rezki serait bien inspiré de les faire bénéficier d'un erratum !

(12) *Magister* est le mot latin qui signifie « maître ». De toute évidence, l'auteur ignore tout du latin comme du français.